

IMRE VÖRÖS

Les formes du non-dit dans *Les Fausses Confidences* de Marivaux

Dans *Les Fausses Confidences* de Marivaux, pièce représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens le 16 mars 1737, Dorante, jeune homme ruiné, entre comme intendant au service d'une jeune veuve riche, Araminte, dont il est éperdument amoureux. Conscient de la grande distance sociale qui les sépare, il s'abstient de déclarer sa passion. Cependant, son comportement, ses silences et les sous-entendus de ses paroles ne manquent pas de laisser paraître ses sentiments. Quant à Araminte, la sympathie qu'elle ressent pour le jeune homme, s'approfondit peu à peu en un véritable amour, qu'elle essaie, elle aussi, de cacher jusqu'au dénouement heureux de la pièce. Dans ce qui suit, nous nous proposons d'examiner, du point de vue, dramaturgique les étapes de ce double processus.

Au début de l'action, le manque de courage de Dorante et l'attitude discrète d'Araminte risqueraient de bloquer la situation, si l'ancien valet de Dorante, Dubois, devenu lui aussi un des employés d'Araminte, ne faisait pas tout son possible pour le succès de son maître d'autrefois. Dès la scène 2 de l'acte premier, ce serviteur fidèle donne l'impression d'avoir inventé un stratagème dont l'exécution garantirait immanquablement l'issue favorable de l'histoire : Dorante épousera Araminte, et ce sera un mariage d'amour. Mais Dubois, grand intrigant, ne révèle pas tous les détails de son stratagème. Sa première entrée est en elle-même caractéristique : selon la didascalie de la scène 2, il arrive « avec un air de mystère » (p. 344)¹. « *Il cherche, et regarde* » si, en dehors de Dorante et lui-même, il n'y a là personne, puis, il demande à son interlocuteur : « *Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy, votre parent ?* » Il faut donc garder le secret commun, de plus, personne ne doit soupçonner que lui (Dubois) et Dorante se sont déjà rencontrés dans la maison. À la fin de leur dialogue, il donne au jeune homme un conseil bien mystérieux : « [...] *tâchez que Marton [la suivante d'Araminte] prenne un peu de goût pour vous* » (p. 346). Cette

phrase est d'autant plus curieuse qu'elle est difficilement compatible avec la passion que Dorante éprouve pour Araminte. Naturellement, la structure d'une œuvre dramatique exige que, pour éveiller et soutenir l'intérêt des spectateurs, il y ait une sorte de suspense à la fin des scènes principales. Le conseil sibyllin de Dubois répond complètement à cette exigence.

Les événements qui suivent cet entretien justifient le fait que l'avertissement n'était pas inutile. L'oncle de Dorante, M. Remy, celui qui a proposé à Araminte son neveu pour intendant, veut aussi procurer au jeune homme un mariage avantageux. Il s'agit justement d'épouser Marton, dont M. Remy apprécie les charmes et, bien entendu, l'héritage que la jeune fille peut espérer d'une vieille tante asthmatique. Il affirme à Marton que Dorante l'a déjà vue plus d'une fois et qu'il a même demandé à son oncle : « *Quelle est cette jolie fille-là ?* » (p. 347) Le problème, c'est que l'histoire de ces prétendues rencontres a été inventée de toutes pièces par l'oncle. Dorante, se rappelant le conseil de Dubois, se garde de réfuter ces paroles, il laisse Marton dans l'erreur (la fausse nouvelle de cette inclination pourra contribuer à cacher aux autres ses véritables sentiments !), mais en même temps, il veut rester fidèle à son amour secret pour Araminte. Dans cette situation délicate, il donne des réponses évasives qui, tout en disant quelque chose, sont essentiellement vides de contenu. Restée seule avec le jeune homme, Marton lui dit :

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie ! Votre amour me paraît bien prompt, sera-t-il aussi durable ?

Dorante lui répond en disant :

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle. (p. 348)

Cette réponse est un exemple parfait de la restriction mentale, procédé qui consiste à affirmer quelque chose qui, formellement, ne constitue pas un mensonge, mais qui ne révèle quand même pas notre véritable opinion, puisque la personne à qui nous parlons, comprend la phrase autrement, à l'opposé de son vrai sens. Marton s'imagine que l'amour de Dorante sera aussi durable qu'il était prompt, tandis que selon le jeune homme, cet amour sera aussi inexistant qu'il ne l'était au début. Dans ce cas, le « dit » n'est que formel, l'essentiel, c'est le « non-dit », c'est-à-dire ce que Dorante tient secret.

Une autre forme de divergence entre le dit et le non-dit peut être observée dans le cas de la litote, figure rhétorique qui atténue l'expression d'une pensée pour suggérer beaucoup plus qu'on ne dit. Cette formule, contrairement à la restriction mentale, ne représente pas une opposition totale entre l'affirmation manifeste et l'opinion cachée : il ne s'agit que d'une différence de degré entre les deux. Dans la scène 6 de l'acte premier, aux paroles élogieuses d'Araminte qui vient de remarquer pour la première fois la présence de son nouvel intendant et qui loue la beauté du jeune homme, Marton, bien que ravie de l'espoir (d'ailleurs faux) de pouvoir épouser Dorante, ne répond qu'en disant : « *Il est généralement estimé, je le sais* » (p. 348).

À partir de cette scène, les dialogues comportent souvent deux niveaux : celui de la parole et, au fond, celui des sentiments sincères. À propos de la décision ferme d'Araminte de prendre Dorante à son service, Marton remarque : « *Vous ne sauriez mieux choisir* » (p. 349). Au premier abord, on penserait qu'ici, Marton ne parle que des qualités professionnelles du futur intendant, mais le spectateur, déjà informé sur le projet de mariage forgé par M. Remy, comprend tout de suite que Marton est charmée par la possibilité d'habiter dans la même maison que son fiancé présumé.

Le jeu des deux niveaux du discours se développe surtout dans les dialogues d'Araminte et de Dorante. Dans la scène 7 de l'acte premier, en présence de Marton, Araminte, en parlant d'un autre candidat au poste d'intendant, rassure Dorante en disant : « *Je m'en tiens à vous* ». Le jeune homme en éprouve une reconnaissance profonde :

J'espère, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre. (p. 349)

Marton qui ne comprend pas l'émotion qui se cache au fond de ces phrases très polies veut tout simplement dissiper la crainte de Dorante en déclarant : « Madame n'a pas deux paroles ». Elle ne comprend pas non plus les dimensions secrètes de la suite du dialogue où Araminte, ayant appris que le nouvel intendant, personne honnête mais sans fortune, n'a pas encore trente ans, l'encourage en disant qu'il a encore le temps de devenir heureux. La réponse de Dorante (« *Je commence à l'être d'aujourd'hui, Madame* », p. 350)

en dit beaucoup plus que les mots prononcés ; le texte joue sur les deux sens différents de l'adjectif *heureux* : être heureux dans les affaires matérielles, ou trouver le bonheur dans l'amour.

Cependant, l'intrigue de la pièce se complique du fait que la jeune veuve est menacée d'un procès au sujet de certaines terres considérables dont la possession est contestée par le comte Dorimont, propriétaire voisin. Mme Argante, mère d'Araminte, voudrait marier sa fille avec le Comte, non seulement pour empêcher le procès, mais aussi pour réaliser son projet ambitieux : procurer à sa fille le titre de comtesse. La vieille dame invite sèchement Dorante à servir ce projet : le nouvel intendant devrait expliquer à Araminte qu'elle perdrait le procès, même si cette affirmation ne correspondait pas à la vérité. Marivaux présente donc le rapport des personnages principaux selon la structure symétrique, appliquée souvent dans les comédies de l'époque : M. Remy veut marier Dorante avec Marton, Mme Argante veut marier Araminte avec le Comte. Pour le dénouement heureux, il faudra donc écarter le danger de deux mariages peu souhaitables.

C'est à ce point-là que Dubois se met à réaliser son projet. Il va trouver Araminte et, en entrant au moment où Dorante est en train de sortir de chez la dame, il fait semblant d'être étonné de la présence de son ancien maître. Il demande tout de suite son congé à Araminte en affirmant qu'il est incapable de servir dans la même maison que ce fou-là. Depuis six mois, dit-il, Dorante « *a la cervelle brûlée* », « *il extravague d'amour* » (p. 358) ; c'est justement à cause de sa démence insupportable que Dubois a décidé de le quitter. À la question d'Araminte s'il connaît l'objet de cet amour extraordinaire, il répond :

J'ai l'honneur de la voir tous les jours. C'est vous, Madame. (p. 358).

Selon l'expression de Michel Deguy, « *le plan se développe à partir de [cette] déclaration d'amour par Dubois interposé qui est l'Hermès de Dorante* »². Dès cet instant, Araminte est consciente de l'amour que son intendant éprouve pour elle, mais les conventions sociales l'empêchent d'y répondre.

Quant au litige de la veuve avec le Comte sur la propriété des terres en question, le nouvel intendant, après avoir examiné l'affaire et consulté plusieurs personnes, garantit à Araminte qu'elle ne court aucun risque, son adversaire n'est pas en mesure de gagner le procès :

[...] l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage (p. 363).

Il est impossible de ne pas remarquer l'arrière-pensée de l'homme amoureux qui voit renaître ses espérances secrètes. Puis, quand Araminte lui demande s'il n'est pas trop prévenu contre ce mariage, et par conséquent, contre monsieur le Comte, Dorante déclare :

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde (p. 363).

Il parle d'intérêts, mais de toute évidence, il pense à beaucoup plus...

Peu après, M. Remy propose à son neveu une nouvelle possibilité concrète de mariage où la fiancée apporterait en dot quinze mille livres de rente. Dorante, en présence d'Araminte, refuse le projet en disant :

[...] nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs (p.365).

Araminte qui sait déjà que ce « j'aime ailleurs » la concerne directement, est profondément émue par la constance des sentiments de Dorante. Quand M. Remy traite son neveu d'imbécile et d'insensé, elle prend sa défense en disant (« doucement », selon la didascalie) :

Ne le querellez point. [...] Dans sa façon de penser, je l'excuse (p.365).

Dans le numéro 1 de la *Revue Marivaux* (1990), Monique Claisse a publié une analyse excellente de la scène 12 de l'acte II des *Fausses Confidences*, scène où un nouveau dialogue entre Araminte et Dubois « s'étage sur plusieurs niveaux » :

En effet, si devant Madame Argante et le Comte, Araminte a déclaré vouloir chercher la preuve de la culpabilité ou de l'innocence de Dorante, devant Dubois, elle se prétend avant tout soucieuse d'éviter le moindre scandale ; cependant son véritable but, son dessein profond est de s'assurer des sentiments de Dorante à son égard. La même superposition d'intentions, les unes alléguées, les autres sincères, les unes clairement définies, les autres à peine conscientes, se retrouve chez Dubois. En apparence, ce bon serviteur, soumis et complaisant, veut seulement réparer le scandale qu'il a provoqué en révélant que Dorante possédait et contemplait avec adoration un portrait d'Araminte. En réalité, son but est de plaider la cause du jeune homme auprès de la femme qu'il aime³.

Monique Claisse attire l'attention sur « *l'ambivalence de certains termes* »⁴ et sur « *la duplicité, l'ambiguïté de l'échange verbal* »⁵ dans le passage analysé.

Après ce dialogue, Araminte cherche à s'assurer de la vérité de tout ce que Dubois lui a révélé sur les sentiments de Dorante. Elle met son adorateur à l'épreuve en lui dictant une lettre dont le destinataire n'est autre que le Comte, et elle observe le comportement du jeune homme qui semble souffrir, mais qui ne dit mot. Dès le début de la pièce, Dorante tâchait de tenir sa passion en secret, mais dans la nouvelle phase de l'intrigue, son silence devient particulièrement expressif aux yeux de la dame⁶. Les didascalies indiquant la mimique, les mouvements des personnages et le ton de leurs répliques sont aussi plus fréquentes, car dans cette situation, la manière de s'exprimer en dit beaucoup plus que les paroles mêmes. Il en va jusqu'au point culminant de la pièce où, dans la scène 12 de l'acte III, les deux jeunes gens, en essayant de dissimuler leur émotion, parlent d'abord de choses financières : Dorante qui éprouve le pressentiment douloureux de son licenciement immédiat, se prépare à remettre à Araminte l'argent apporté par l'un des fermiers, mais sa voix émue, saccadée révèle qu'il s'agit de beaucoup plus que d'une affaire de comptabilité. Araminte dit à part : « *Je ne sais ce que je lui répons* » (p.399). Tous les deux attendent le moment de la révélation qui, cette fois-ci, ne tarde pas longtemps, l'amour finit par triompher. Désormais, il n'y aura ni silence, ni sous-entendus, ni restrictions mentales, ni plusieurs niveaux du discours : il y aura seulement (*seulement?*) la vérité de l'amour.

IMRE VÖRÖS

Université Eötvös Loránd de Budapest
Courriel : vorosimre36@t-online.hu

¹ MARIVAUX, *Théâtre complet*, édition établie par Henri COULET et Michel GILOT, Paris, Gallimard, 1994, tome II. Dans notre texte, en citant les différents passages des *Fausse Confidences*, nous indiquons entre parenthèses le numéro de page de cette édition.

² DEGUY, Michel, *La machine matrimoniale ou Marivaux*, Gallimard, Coll. « TEL », Paris, 1986, p. 90.

³ CLAISSE, Monique, « Approches du discours : formes et variations des Les Fausses Confidences », *Revue Marivaux*, n°1, 1990, publication de la Société Marivaux, réd. : François RUBELLIN, p. 17.

⁴ *Op. cit.*, p. 20.

⁵ *Op. cit.*, p. 25.

⁶ Pour le motif du silence dans certaines autres comédies de Marivaux, cf. : SCHNEIDER, Jean-Paul, « De quelques " silences de toutes couleurs " : l'exemple de " L'Île des Esclaves " et de " La Dispute " », in *Marivaux subversif ?* Textes réunis par Franck SALAÜN, Éditions Desjonquères, Paris, 2003, p. 273-285.